

Miriam Cahn „notre sud“

Ouverture de l'exposition 13 mai 2020

images de torture, mai 2004

quand je vois la soldate fumant d'un air désinvolte, qui tient un prisonnier en laisse et le regarde avec un sourire méprisant, je vois, après un premier effroi de dégoût, valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, je vois le world trade center en arrière-plan, ma tête se met automatiquement à penser attaque et effondrement des 2 tours, tout en pensant aussi à mon propre travail antérieur.

exposer maintenant les images que valie export a faites de ses performances : que montreraient-elles ? un témoignage des années 70 ? un machin sadomaso privé ? une leçon de féminisme ? une pré-vision et donc une confirmation de l'art comme avant-garde ? un signe primitif (c'est comme ça depuis toujours, tous les gens sont comme ça) ? quoi qu'il en soit, en regardant l'oeuvre de valie export, tout le monde penserait aux images actuelles de la soldate avec la laisse.

c'est un peu ce qui m'est arrivé en montant une exposition d'oeuvres plus anciennes : bien sûr, dans les années 80, il me fallait l'image du world trade center comme critique politique et féministe, comme symbole du capitalisme débridé et de la suprématie des états-unis. maintenant, ces tours qui ont toujours été emblématiques ont été réellement attaquées et détruites. dans l'exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, mes oeuvres avec le world trade center ont pris sans le vouloir une signification effrayante, inscrite dans l'actualité : est-ce que je l'avais « prévu » ? non. était-ce un signe primitif ? peut-être. les maisons sont des signes primitifs, mais les immeubles relèvent historiquement de la modernité. joie de produire ces gigantesques dessins et de représenter les gratte-ciel ? bien sûr. c'est indiscutable.

leçon de féminisme ? oui, et en lien avec l'époque de jadis (le monde réparti en celui des hommes et celui des femmes).

et maintenant cette « actualité » du matériau visuel qui, chez valie export comme chez moi, acquiert avec les aléas de l'histoire une signification qui n'a jamais été intentionnelle, indépendamment du fait que l'art intéressant change de toute façon toujours dans le regard des autres. aujourd'hui, c'est en ayant conscience des reportages de guerre que nous regardons les « désastres » de goya. mais ça signifie quoi, si moi-même je dois considérer mon propre art d'un point de vue délibérément historique, parce que la critique idéologique légitime des années 70 et 80 a été totalement pervertie pour être passée de la pensée à l'action. parce que les mots/images sont soudain réels au sens où ils illustrent, où ils documentent un fait authentique, comme le snuff movie pornographique qui peut être immédiatement diffusé dans le monde entier. c'est comme si goya avait fait commettre des atrocités à des soldats ou les avait lui-même commises pour pouvoir ensuite les reconstituer.

alors, impuissante, je regarde mes navires de guerre, mes plates-formes pétrolières, mes world trade centers, etc. leur seul message valable est leur beauté. quand je les expose, ils disent mon impuissance.

images de torture, mai 2004

quand je vois la soldate fumant d'un air désinvolte, qui tient un prisonnier en laisse et le regarde avec un sourire méprisant, je vois, après un premier effroi de dégoût, valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, je vois le world trade center en arrière-plan, ma tête se met automatiquement à penser aux images de destruction des tours jumelles, tout en pensant aussi à mes anciens dessins du world trade center.

exposer maintenant les images que valie export a faites de ses performances : que montreraient-elles ? un témoignage des années 70 ? un comportement sadomaso individuel ? une critique féministe de la pornographie ? une pré-vision et donc une confirmation de l'art comme avant-garde ? un signe primitif (c'est comme ça depuis toujours, tous les gens sont comme ça) ? quoi qu'il en soit, en regardant l'oeuvre de valie export, tout le monde penserait aux images de la soldate avec la laisse.

c'est un peu ce qui m'est arrivé en montant une exposition d'oeuvres plus anciennes : bien sûr, dans les années 80, il me fallait l'image du world trade center comme critique politique et féministe, comme emblème du capitalisme débridé et de la suprématie des états-unis. or maintenant, ce symbole a été attaqué et détruit. dans l'exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, mes oeuvres avec le world trade center ont pris sans le vouloir une signification inscrite dans l'actualité : est-ce que je l'avais prévu, devenant par là une prêtresse de l'avant-garde? était-ce un signe primitif? une joie personnelle à produire ces gigantesques dessins et à représenter les gratte-ciel ? une critique féministe du « monde des hommes » ?

maintenant donc cette actualisation des images qui, chez valie export comme chez moi, acquièrent avec les aléas de l'histoire une signification atrocement fausse – ou peut-être pas ? ça veut dire quoi si je dois considérer mon propre art d'un point de vue délibérément historique, parce que la critique idéologique légitime des années 70 et 80 est tombée de la pensée/sensation/expérience/performance en flux continu à l'action/exécution finale et définitive ? parce que les mots/images attestent soudain réellement d'un acte réel, aussi définitif que la mort ? dans une esthétique de smart-phones et selfies insipides – « hi-mum-hi-dad-look-how-i-am-doing-well », de snuff pornos ou de shows hollywoodiens qui peuvent être aussitôt diffusés en temps réel dans le monde entier ?

c'est comme si je devais vraiment démembrer des gens pour pouvoir ensuite les peindre dans cet état. c'est comme si je devais vraiment avoir vu des personnes mourantes et mortes pour pouvoir réfléchir à la mort. c'est comme si goya avait dû faire commettre des atrocités à des soldats ou les commettre lui-même pour pouvoir ensuite produire ses « désastres ».

c'est le déni total de toute imagination.

images de torture, mai 2004

quand je vois la soldate qui tient un prisonnier en laisse et le regarde avec un sourire méprisant, je vois en même temps valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, je vois le world trade center en arrière-plan, ma tête se met automatiquement à penser aux images de destruction des tours jumelles. en même temps je pense à mes anciens dessins du world trade center.

exposer maintenant les images que valie export a faites de ses performances : que montreraient-elles ? un témoignage des années 70 ? un comportement sadomaso individuel ? une critique féministe de la pornographie ? une pré-vision ? l'art comme avant-garde ? un signe primitif (c'est comme ça depuis toujours, tous les gens sont comme ça) ? quoi qu'il en soit, en regardant l'oeuvre de valie export, tout le monde penserait aux images de la soldate avec la laisse.

c'est un peu ce qui arrive à mes oeuvres : bien sûr, dans les années 80, il me fallait l'image du world trade center comme critique politique et féministe, comme emblème du capitalisme débridé et de la suprématie des états-unis. maintenant, ce symbole a été attaqué et détruit. dans mon exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, les représentations du world trade center ont pris sans le vouloir une signification inscrite dans l'actualité : est-ce que je l'avais prévu, devenant par là une prêtresse de l'avant-garde ? était-ce un signe primitif ? une joie personnelle à produire ces gigantesques dessins et à représenter les gratte-ciel ? une critique féministe du « monde des hommes » ?

maintenant donc cette actualisation des images qui, chez valie export comme chez moi, acquièrent avec les aléas de l'histoire une signification atrocement fausse – ou peut-être pas ? ça veut dire quoi, si je dois considérer mon propre art d'un point de vue délibérément historique, parce que la critique idéologique légitime des années 70 et 80 est tombée de la pensée/sensation/expérience/performance en flux continu à l'action/exécution finale et définitive ? parce que les mots/images attestent soudain réellement d'un acte réel et définitif, aussi définitif que la mort ? dans une esthétique de smartphones et selfies insipides – « hi-mum-hi-dad-look-how-I-am-doing-well », de snuff pornos ou de shows holywoodiens qui peuvent être aussitôt diffusés en temps réel dans le monde entier ?

c'est comme si je devais avoir vraiment vécu la guerre, avoir vraiment dû démembrer des gens pour pouvoir ensuite les peindre dans cet état. c'est comme si je devais avoir vraiment vu des personnes mourantes et mortes pour pouvoir réfléchir à la mort. c'est comme si goya avait dû faire commettre des atrocités à des soldats ou les commettre lui-même pour pouvoir ensuite produire ses « désastres ». c'est le déni total de toute imagination. en écrivant ce texte, je saisis à peine la chose étrange dont il s'agit ici. si la performance de valie export ou mes dessins semblent être aujourd'hui, c'est selon, soit une anticipation soit un document historique, alors ça pourrait être une des raisons pour lesquelles l'art évolue depuis peu dans le sens de la photographie documentaire ou de l'art de commande et que seul serait « vrai » ce qui relève de la « réalité » soi-disant vécue, utilisée, achetée, ce qui est naturaliste et reconnaissable. tout le monde sait que la torture est partout. mais l'image de la soldate avec sa victime comme chien doit être de la réalité, car produite par celle/celui qui commet, elle doit être plus vraie que l'image de la performance de valie export. nos représentations sont de la fiction/de l'art, non des documents, et donc inconcevables et inutiles, dieu merci. car la vérité qui se dégage de la photo de vacances de la soldate et toute l'indignation morale globale qui va avec sont les 2 aspects d'une seule et même chose : refus d'associer de l'information et du savoir avec de l'imagination, refus de penser esthétiquement. bien sûr, tout le monde sait que même la guerre la plus juste est cruelle et qu'on torture à chaque fois. mais pourquoi ce savoir ne devient-il pas indignation devant les tableaux de goya, de valie export et de tant d'autres ? parce qu'ils sont de l'art ? c'est ce que j'appelle « la revanche esthétique du prolétariat », une notion qui m'est venue à l'esprit la première fois que j'ai regardé stefan raab au lieu de harald schmidt. esthétique racoleuse, la soldate est une star maintenant, quoique négative. probablement elle saura en tirer profit.

images de torture, mai 2004

quand je vois la soldate qui tient un prisonnier en laisse et le regarde avec un sourire méprisant, je vois en même temps valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, je vois le world trade center en arrière-plan, ma tête se met automatiquement à penser aux images de destruction des tours jumelles. en même temps je pense à mes anciens dessins du world trade center.

tout le monde penserait aux photos de vacances de la soldate avec la laisse, si les images de valie export étaient exposées aujourd'hui.

c'est un peu ce qui est arrivé à mon travail : bien sûr, dans les années 80, il me fallait l'image du world trade center comme critique politique et féministe, comme emblème du capitalisme débridé et de la suprématie des états-unis. maintenant, ce symbole a été réellement attaqué et détruit. dans mon exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, les représentations du world trade center ont pris sans le vouloir une signification inscrite dans l'actualité.

maintenant donc cette actualisation des images qui, chez valie export comme chez moi, acquièrent avec les aléas de l'histoire une signification atrocement fautive. peut-être même une destruction. destruction de la pensée sentie par l'action. parce que les mots/images attestent soudain d'un acte réel définitif dans une esthétique de smartphones et selfies insipides – « hi-mum-hi-dad-look-how-i-am-doing-well », de snuff pornos ou, dans le cas des tours jumelles, de shows hollywoodiens qui peuvent être aussitôt diffusés en temps réel dans le monde entier.

c'est comme si je devais avoir vraiment vécu la guerre, avoir vraiment dû démembrer des gens pour pouvoir ensuite les représenter dans cet état. c'est comme si je devais avoir vraiment vu des personnes mourantes et mortes pour pouvoir réfléchir à la mort.

c'est comme si goya avait dû faire commettre des atrocités à des soldats ou les commettre lui-même pour pouvoir ensuite produire ses « désastres ».

c'est le déni total de toute imagination.

si la performance de valie export ou mes dessins semblent être aujourd'hui, c'est selon, soit une anticipation soit un document historique, alors ça pourrait être une des raisons pour lesquelles l'art évolue dans le sens de la photographie documentaire et que seul serait « vrai » ce qui relève du soi-disant vécu, utilisé, acheté, ce qui est naturaliste et reconnaissable. tout le monde sait que la torture est partout. mais l'image de la soldate avec sa victime comme chien doit être plus « réelle » parce que produite par celle/celui qui commet, « revanche esthétique du prolétariat » par la technique actuelle du rendu instantané et global. peut-être que benjamin se réjouit, mais peut-être aussi qu'il se retourne dans sa tombe.

bien sûr, il est faux de comparer valie export avec les photos de vacances-torture de la soldate. le seul parallèle est le geste : la femme tient l'homme en laisse comme un chien. quand valie export tient en laisse un chien homme dans les rues de vienne, c'est à cette époque un manifeste révolutionnaire voulu, quand la soldate se prend en photo avec son portable pendant son boulot, c'est une démonstration de pouvoir. mais ceux qui n'ont pas ces informations pour discerner ne discerneront pas, parce que pour finir l'image est la même – la femme tient l'homme en laisse comme un chien.

il pourrait aussi bien s'agir d'une performance filmée aujourd'hui mais qui, instantanément envoyée dans le monde entier, perçue seulement par un public amateur d'art, ne soulèverait pas un tollé moral comme l'image de la soldate. dieu merci ou hélas ? faiblesse de l'art ou faiblesse de la soi-disant réalité ?

lorsque j'ai vu les premières photos de vacances-torture, j'aurais pu parier que mister rumsfeld allait commencer par interdire les portables avec appareil photo. et c'est ce qui s'est passé. aujourd'hui, l'image est le médium le plus puissant, mais seulement dans une esthétique documentaire d'auto-représentation. tout comme, avant la modernité, la photographie a détruit la peinture dans sa fonction, l'art actuel change de fonction, ce qui ne veut pas dire qu'il va lui-même

Galerie Jocelyn Wolff

être détruit, au contraire : tout est repris du début et nouveau. beuys avec sa sculpture sociale, warhol avec ses stars de 15-min, fluxus avec son esthétique de la dissolution et du zen, la performance et vidéo dans l'esprit du temps, avec et pour « tous », sont arrivés à leur terme et ont été obtenus. ce n'est pas reprendre depuis le début et faire du nouveau que d'être à la traîne derrière l'esthétique documentaire comme à la pénible dernière documenta. c'est tout autre chose. toutes les possibilités visuelles qui ne sont justement pas applicables dans le social, le politique ou l'esthétique, qui au fond et en soi ne sont pas applicables du tout.

images de torture, mai 2004

quand je vois la soldate qui tient un prisonnier en laisse et le regarde avec un sourire méprisant, je vois en même temps valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, je vois le world trade center en arrière-plan, ma tête se met automatiquement à penser aux images de destruction des tours jumelles. en même temps je pense à mes anciens dessins du world trade center.

tout le monde penserait aux photos de vacances de la soldate avec la laisse, si les images de valie export étaient exposées aujourd'hui. j'étais en train de lire « plateforme » de michel houellebecq quand le world trade center a été attaqué. le livre est devenu du coup quasiment prémonitoire. ce symbole de la suprématie économique des états-unis, maintes fois repris dans l'art des années 80, était désormais réellement attaqué et détruit. dans mon exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, les représentations du world trade center ont pris sans le vouloir une signification inscrite dans l'actualité.

maintenant donc cette actualisation des images qui, chez valie export/houellebecq/cahn (et autres), acquièrent avec les aléas de l'histoire une signification atrocement fautive, peut-être même une destruction. destruction de la pensée sentie par l'action. parce que les mots/images attestent soudain d'un acte réel définitif, dans une esthétique de smartphones et selfies insipides – « hi-mum-hi-dad-look-how-i-am-doing-well », de snuff pornos ou, dans le cas des tours jumelles, de shows hollywoodiens qui peuvent être aussitôt diffusés en temps réel dans le monde entier.

houellebecq a été accusé de racisme et de fascisme parce qu'un de ses personnages dans le roman parle de sa haine de l'islam. ces critiques n'ont pas fait la différence entre le personnage du livre et la personne qui l'a écrit, c'est l'opinion du tout-venant, la psychologie ordinaire pour audiences télé qui a prévalu et selon laquelle l'art n'est bon que s'il est soi-disant véritable, soi-disant vécu, soi-disant autobiographique. ce faisant, on a refusé à l'écrivain le sens de l'observation, l'analyse, le recul, la description, l'imagination, au fond tout le travail complexe qui fait l'art.

c'est comme si je devais avoir vraiment vécu la guerre, avoir vraiment dû démembrer des gens pour pouvoir ensuite les représenter dans cet état. c'est comme si je devais avoir vraiment vu des personnes mourantes et mortes pour pouvoir réfléchir à la mort.

c'est comme si goya avait dû faire commettre des atrocités à des soldats ou les commettre lui-même pour pouvoir ensuite produire ses « désastres ».

c'est le déni total de toute imagination.

la performance de valie export, le roman de houellebecq ou mes dessins semblent être aujourd'hui, c'est selon, soit une anticipation soit un document historique, et non une possibilité ou une proposition. ça pourrait être une des raisons pour lesquelles l'art évolue dans le sens de la photographie documentaire et que seul serait « vrai » ce qui relève du soi-disant vécu, utilisé, acheté, ce qui est naturaliste et reconnaissable. mais l'image de la soldate avec sa victime comme chien doit être plus « réelle » parce que produite par celle/celui qui la commet, « revanche esthétique du prolétariat » sur la complexité de l'interprétation, par la technique actuelle du rendu instantané et global. peut-être que benjamin se réjouit, mais peut-être aussi qu'il se retourne dans sa tombe.

bien sûr, il est tout aussi faux de comparer valie export avec les photos de vacances-torture de la soldate que de mettre houellebecq au même niveau que ses personnages. le seul parallèle est le geste : la femme tient l'homme en laisse comme un chien. quand valie export tient en laisse un homme chien dans les rues de vienne, c'est à cette époque un manifeste révolutionnaire voulu, quand la soldate se prend en photo avec son portable pendant son boulot, c'est un bonjour de vacances, une démonstration de pouvoir. mais ceux qui n'ont pas ces informations pour discerner ne discerneront pas, pour finir l'image est la même – la femme tient l'homme en laisse comme un chien.

ce qu'il y a de plus intéressant dans l'art aujourd'hui, c'est le discernement pas l'information. non : toutes les images ne se valent pas. malgré l'immense quantité de matériau visuel et les techniques de diffusion. j'insiste sur le fait que toutes les images ne se valent pas, j'insiste sur le discernement, sur la réflexion, la pensée après le premier choc ressenti de-

vant le déjà-vu. les choses ne deviennent pas seulement « vraies » lorsque l'individu les vit « réellement ». je refuse ces formules : c'est pas à moi de juger, je peux pas l'imaginer, etc., et surtout celles qui sont si fréquentes par chez nous: moi, pour ma part (mais qui parle d'autre) et notamment le « genre » volontiers utilisé par les femmes : je suis genre malade (alors elle est malade ou pas), je vois genre rien (elle voit quelque chose ou pas) et la forme plus poussée : genre c'est pas à moi de juger, je peux pas l'imaginer genre...

images de torture, mai 2004

quand je vois l'image de la soldate qui tient un prisonnier en laisse et le regarde en souriant, je vois en même temps valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, le world trade center se trouve ou manque en arrière-plan, je vois automatiquement les images de destruction des tours jumelles. en même temps je pense à mes anciens dessins du world trade center.

tout le monde penserait aux photos de vacances de la soldate avec la laisse, si les images de valie export étaient exposées aujourd'hui.

j'étais en train de lire « plateforme » de michel houellebecq quand le world trade center a été attaqué. le livre est devenu ainsi prémonitoire. ce symbole maintes fois repris dans l'art des années 80 était désormais une icône réellement attaquée et détruite. dans l'exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, mes anciens world trade centers ont pris sans le vouloir une signification inscrite dans l'actualité.

houellebecq a été attaqué parce qu'un des personnages du roman déverse sa haine contre l'islam. cette critique ne distingue pas le personnage du livre et l'individu qui l'a écrit. l'opinion du tout-venant, la psychologie ordinaire pour audiences télé, selon laquelle l'art n'est bon que s'il est soi-disant véritable, soi-disant vécu, soi-disant autobiographique, refuse par là à l'écrivain le sens de l'observation, l'analyse, le recul, la description, l'imagination, au fond tout le travail complexe qui fait l'art.

c'est comme si je devais avoir vraiment vécu la guerre, avoir vraiment dû voir des personnes mourantes et mortes pour pouvoir réfléchir à la mort et travailler.

c'est comme si goya avait dû faire commettre des atrocités à des soldats ou à lui même pour pouvoir ensuite produire ses « désastres ».

c'est le déni total de toute imagination.

c'est la « revanche esthétique du prolétariat » sur la complexité intellectuelle de l'interprétation, par la technique actuelle du rendu instantané et global. peut-être que benjamin se réjouit, mais peut-être aussi qu'il se retourne dans sa tombe.

bien sûr, il est tout aussi faux de comparer valie export avec les photos de vacances-torture de la soldate que de mettre houellebecq au même niveau que ses personnages. le seul parallèle est le geste : la femme tient l'homme en laisse comme un chien. quand valie export tient en laisse un chien homme dans les rues de vienne, c'est à cette époque un manifeste révolutionnaire, la soldate qui se prend en photo avec son portable pendant son boulot, c'est un bonjour de vacances. or ceux qui n'ont pas ces informations pour distinguer ne distingueront pas, parce que le narratif est le même – la femme tient l'homme en laisse comme un chien.

hier, j'ai vu un film sur la cécité. une petite fille, un professeur, un athlète, un travailleur social, une spécialiste de la voix parlaient de leurs techniques de perception. la petite fille peignait des tableaux pour un autre aveugle qui voyait encore des ombres. le professeur décrivait exactement le chemin jusqu'à son université. l'athlète posait pour la spécialiste de la voix qui fait des sculptures. le travailleur social développe des programmes de perception avec ses clients malvoyants et, dans son temps libre, il fait du jogging avec son chien en laisse courte. l'athlète de compétition s'entraîne avec un collègue attaché à la main par une cordelette.

le professeur, devenu aveugle par maladie et ayant donc connu la vue, décrivait la différence ainsi : quand il effleure quelque chose avec sa main ou sa canne, ça ne peut se faire que l'un après l'autre. dans sa tête, il combine ensuite toutes les informations recueillies en un espace, ce qui, compte tenu de la technique du toucher, prend un certain temps. voir c'est capter l'environnement « en un coup d'oeil », très vite, ce qui dans une certaine mesure rend inutile la perception de l'environnement par les autres sens. effleurer les visages, en revanche, est inutile, car contrairement à la voix et à l'odorat, ça ne recèle aucune information et qu'en plus c'est trop intime.

le travailleur social désignait sa canne comme une partie du corps, comme la voiture pour les automobilistes, qui sentent la longueur et la largeur de leur voiture en mouvement, comme leur propre corps, quand ils se garent par exemple. c'est comme pour lui, aveugle, aller et venir avec la canne. quand il fait un jogging avec son chien le long de la rivière, il préférerait le faire seul, parce que des amis voyants lui décrivent des choses qu'il aimerait ne pas savoir, par exemple qu'il y a un sac-poubelle sur l'eau. contrairement aux personnes voyantes, il voudrait ne pas du tout savoir qu'il y a un sac-poubelle dans la rivière, parce qu'il n'arrive plus à se le sortir de la tête et que ça prend une telle place et importance que ça entrave son plaisir de courir le long de la rivière.

la petite fille peignait des formes un peu comme des bulles, en haut le ciel bleu, en bas l'eau bleue et la terre marron, des formes vertes qui poussaient dans la terre, certaines entourées de noir, et comme chez chaque enfant, c'étaient des choses et des histoires très précises : un poisson, des arbres, des fleurs spéciales, des vagues dans l'eau, etc. il n'y avait pas la moindre différence, pas même dans l'assurance et la rapidité d'exécution, par rapport à d'autres enfants voyants.

pris dans un sens darwinien, voir c'est pour les humains la technique de survie la plus rapide. c'est tout.

images de torture, mai 2004

quand je vois l'image de la soldate qui tient un prisonnier en laisse, je vois en même temps valie export tenant un homme en laisse dans les rues de vienne. quand, dans un film, le world trade center se trouve ou manque en arrière-plan, je vois automatiquement les images de destruction des tours jumelles et pense à mes anciens dessins du world trade center.

tout le monde penserait aux photos de vacances de la soldate avec la laisse, si les images de valie export étaient exposées aujourd'hui.

j'étais en train de lire « plateforme » de michel houellebecq quand le world trade center a été attaqué. le livre est devenu ainsi prémonitoire. ce symbole maintes fois repris dans l'art des années 80 était désormais une icône réellement détruite. dans l'exposition à madrid peu avant la 2e guerre du golfe, mes anciens world trade centers ont pris sans le vouloir une signification inscrite dans l'actualité. l'actualisation des images par les aléas de l'histoire détruit notre travail à cause de la concurrence avec le témoignage d'un fait réel et l'esthétique des smartphones et selfies insipides, des snuff pornos ou, dans le cas des tours jumelles, des shows hollywoodiens qui peuvent être aussitôt diffusés en temps réel dans le monde entier.

houellebecq a été attaqué parce qu'un des personnages du roman déverse sa haine contre l'islam. cette critique ne distingue pas le personnage du livre et l'individu qui l'a écrit. l'opinion du tout-venant, la psychologie ordinaire pour audiences télé, selon laquelle l'art n'est bon que s'il est soi-disant véritable, soi-disant vécu, soi-disant autobiographique, refuse par là à l'écrivain le sens de l'observation, l'analyse, le recul, la description, l'imagination, au fond tout le travail complexe qui fait l'art.

c'est comme si je devais avoir vraiment vécu la guerre, avoir vraiment dû voir des personnes mourantes et mortes pour pouvoir réfléchir à la guerre et à la mort et travailler.

c'est comme si goya avait dû faire commettre des atrocités à des soldats ou à lui-même pour pouvoir ensuite produire ses « désastres ».

c'est le déni total de toute imagination.

c'est la « revanche esthétique du prolétariat » sur la complexité intellectuelle de l'interprétation, par la technique actuelle du rendu instantané et global. peut-être que benjamin se réjouit, mais peut-être aussi qu'il se retourne dans sa tombe.

bien sûr, il est tout aussi faux de comparer valie export avec les photos de vacancestorture de la soldate que de mettre houellebecq au même niveau que ses personnages. le seul parallèle est le geste : la femme tient l'homme en laisse comme un chien. quand valie export tient en laisse un homme chien dans les rues de vienne, c'est à cette époque un manifeste révolutionnaire agressif, la soldate qui se prend en photo c'est une sorte de bonjour de vacances pour dire qu'elle va bien en exerçant son pouvoir dans son boulot. or ceux qui n'ont pas ces informations pour discerner ne discerneront pas, parce que le narratif est le même – la femme tient l'homme en laisse comme un chien.

hier, j'ai vu un film sur la cécité. une petite fille, un professeur, un athlète, un travailleur social, une spécialiste de la voix parlaient de leurs techniques de perception. la petite fille peint des images pour le travailleur social qui voit encore des ombres. le professeur décrit en marchant le chemin jusqu'à son université. l'athlète pose pour les sculptures de l'artiste la spécialiste de la voix, laquelle enseigne à des comédiennes et des comédiens comment capter leur corps et l'espace par le son. le travailleur social développe avec ses clients malvoyants des programmes de perception et, dans son temps libre, il fait du jogging avec son chien en laisse courte le long de la rivière. l'athlète de compétition s'entraîne à sprinter avec un collègue attaché à la main par une cordelette.

le professeur, devenu aveugle suite à une maladie, décrivait ainsi la différence entre voir et ne pas voir : effleurer quelque chose avec la main ou la canne ne peut se faire que l'un après l'autre. dans sa tête, il rassemble ces informations en un espace, ce qui, du fait de la technique du toucher, prend un certain temps. voir « d'un coup d'oeil » est la technique de survie la plus rapide et la meilleure dont dispose l'homme pour saisir l'espace. il aurait dû apprendre à oublier complètement le processus de la vision pour pouvoir utiliser les autres sens en fonction de leurs caractéristiques propres. mais toucher les visages, il trouve ça trop intime et, contrairement à la voix et à l'odeur, ça ne lui fournit aucune information.

le travailleur social désignait sa canne comme une partie du corps pour saisir l'espace en marchant, un peu comme les automobilistes ressentent la voiture comme une partie du corps en conduisant. le long de la rivière, il préfère courir seul avec son chien, dont les mouvements lui servent d'information, comme la rivière qui lui permet de s'orienter grâce aux bruits et aux odeurs. mais les voyants lui décrivent des choses qu'il n'a aucune envie de savoir. par la description, un sac-poubelle flottant sur la rivière prend une telle place dans sa tête qu'il ne peut plus l'effacer et l'empêche de faire son jogging. de toute façon, face aux aveugles, les voyants ont un besoin colonial de tout décrire.

la petite fille peignait en haut une bande bleu clair, en bas un ovale dans les tons vert avec des points sur un fond bleu foncé et une bande marron à partir de laquelle quelque chose poussait comme une plante vers le haut en vert, et puis aussi des bandes noires verticales et horizontales. tout en peignant, la petite fille aveugle ne cessait de décrire aux aveugles ce qu'elle peignait, et comme chez tous les enfants, il s'agissait de choses très précises et de longues histoires qui vont avec. je n'ai vu dans la représentation, l'assurance, la concentration et la rapidité aucune différence avec les enfants voyants, dont je ne peux pas comprendre les images sans l'interprétation qu'ils en donnent. ce que je vois, ce sont des propositions, des possibilités, des formes.

images de torture, mai 2004

hier, j'ai vu un film sur la cécité. une petite fille, un professeur, un athlète, un travailleur social et d'autres parlaient de leur quotidien et montraient leurs techniques de survie sans voir.

la petite fille peignait une image pour le travailleur. le professeur décrivait en marchant le chemin jusqu'à son université. le travailleur social développait avec ses clients malvoyants des programmes de perception et, dans son temps libre, il faisait du jogging avec son chien en laisse courte le long de la rivière. l'athlète de compétition s'entraînait à sprinter avec un collègue attaché à la main par une cordelette.

le professeur, devenu aveugle suite à une maladie, décrivait ainsi la différence entre voir et ne pas voir : effleurer quelque chose avec la main ou la canne ne peut se faire que l'un après l'autre. dans sa tête, il rassemble ces informations en un espace, ce qui, du fait de la technique du toucher, prend un certain temps. voir « d'un coup d'oeil » est la technique de survie la plus rapide et la meilleure dont dispose l'homme pour saisir l'espace. il aurait dû apprendre à complètement oublier le processus de la vision pour pouvoir utiliser les autres sens en fonction de leurs caractéristiques propres. mais toucher les visages, il trouve ça trop intime et, contrairement à la voix et à l'odeur, ça ne lui fournit aucune information.

le travailleur social désignait sa canne comme une partie du corps pour saisir l'espace en marchant, un peu comme les automobilistes ressentent leur voiture comme un prolongement de leur corps en conduisant ou manoeuvrant. le long de la rivière, il préfère courir seul avec son chien, dont les mouvements lui servent d'information. la rivière l'oriente grâce aux bruits et aux odeurs. mais les voyants lui décrivent des choses qu'il n'a aucune envie de savoir. par leur description, un sacpoubelle flottant sur la rivière prend une telle place dans sa tête qu'il ne peut plus l'effacer et l'empêche de faire son jogging. de toute façon, il n'apprécie pas ce besoin de tout décrire que les voyants ont face aux aveugles.

l'athlète parlait de ses pieds comme d'instruments pour se libérer de la gravité, car en courant il y a toujours un bref instant où tous les deux sont en l'air. en plus, par ses mouvements, il capte la longueur exacte de la piste de sable et peut-être même l'espace du stade. bien qu'il ait remporté la médaille de bronze aux paralympiques, il sait parfaitement qu'il ne pourra jamais courir plus vite que son partenaire relié par la cordelette.

la petite fille peignait en haut une bande bleu clair, en bas un ovale dans les tons vert avec des points sur un fond bleu foncé, au-dessus une bande marron avec des formes vertes poussant vers le haut et en noir diverses lignes et contours. tout en peignant, la petite fille aveugle ne cessait de décrire aux aveugles ce qu'elle peignait, et comme chez tous les enfants, il s'agissait de choses très précises et de longues histoires qui vont avec. je n'ai vu dans la représentation, l'assurance, la concentration et la rapidité aucune différence avec les enfants voyants, dont je ne peux pas comprendre les images sans l'interprétation qu'ils en donnent. ce que je vois, ce sont des propositions, des possibilités, des formes, des images.

(Texte Miriam Cahn. Traduction Martine Passelaigue)